



HAL
open science

Les héros du devoir. Presse populaire et traitement médiatique des catastrophes au XIXe siècle.

Frédéric Caille

► **To cite this version:**

Frédéric Caille. Les héros du devoir. Presse populaire et traitement médiatique des catastrophes au XIXe siècle.. R. Favier et A-M. Granet-Abisset. Récits et représentations des catastrophes depuis l'Antiquité, Publications de la MSH-Alpes, pp.307-326, 2005. halshs-00311727

HAL Id: halshs-00311727

<https://shs.hal.science/halshs-00311727>

Submitted on 23 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les héros du devoir.
Presse populaire et traitement médiatique
des catastrophes au XIX^e siècle



Frédéric CAILLE
Maître de conférences de science politique
Université de Haute-Alsace
GSPE – IEP de Strasbourg

Le type social du sauveteur ou citoyen secoureur ordonne en France au XIX^e siècle l'essentiel du traitement des accidents et catastrophes au sein des imprimés populaires, des occasionnels jusqu'aux premiers quotidiens. Incontournable pour comprendre le style de "culture du risque" propre à la période considérée, cet opérateur tant idéologique qu'iconographique de l'appréhension médiatique des sinistres majeurs ou courants demande de rapprocher l'histoire de la presse, l'histoire des risques, et l'histoire culturelle et sociale du civisme. Il permet de prendre la mesure de la forte résonance sociale d'une figure qui n'a pas complètement cessé de nous être familière, et qui structure durablement la culture de masse et les usages politiques de la catastrophe.

in René Favier et Anne-Marie Granet-Abisset dir., *Récits et représentations des catastrophes depuis l'Antiquité*, Grenoble, CNRS, MSH-Alpes, 2005, pp. 307-326.

La figure du sauveteur est un élément déterminant de l'histoire sociale des modalités de perception et de restitution des événements catastrophiques durant le « *long dix-neuvième siècle* » français, qui court des dernières décennies de l'Ancien Régime aux années 1940 ou 1950 (Agulhon, 1988). Bien que rarement identifié en tant que tel par l'historiographie, le type social du citoyen secourteur, très cohérent et homogène sur le long terme, ordonne en effet l'essentiel du traitement des accidents et catastrophes au sein des imprimés populaires, des occasionnels jusqu'aux premiers quotidiens, imprimés dont il accompagne, renforce et légitime l'extension géographique et sociale de la réception. De manière décisive pour la compréhension du style de « culture du risque » propre à la période considérée, la silhouette de l'individu dévoué et courageux invite donc à rapprocher l'histoire de la presse, l'histoire des risques, et l'histoire culturelle et sociale du civisme – c'est-à-dire des fondements et des usages des modèles de comportements et d'individus considérés comme exemplaires en regard de la collectivité. Véritable dispositif politique incarné, opérateur tant idéologique qu'iconographique d'une universalité civique « en action », qui oriente la lecture et l'appropriation des événements accidentels de toute nature, le citoyen secourteur apparaît au final comme l'un des principaux metteurs en scène d'une équité citoyenne des identités et des dignités sociales qui travaille la société française post-révolutionnaire, et trouve son accomplissement formel dans l'ordre méritocratique républicain.

I. Genèses du fait divers civique ou vertueux

L'exemplarité du secours courageux, banalisée et accessible au plus grand nombre, s'enracine dans l'imaginaire social dès la Monarchie de Juillet. Complexe et entrecroisée, car toujours à la fois officielle et spontanée, politique et émotive, sa généalogie se structure sur un premier retournement : les exemples isolés que repèrent les dispositifs de promotion de la vertu populaire dès la fin de l'Ancien Régime, puis sous la période révolutionnaire et impériale – prix de vertu de l'Académie française jusqu'à la Révolution, recueils de « morale en action » et *Moniteur officiel* pour l'essentiel par la suite – cèdent à compter de 1820 la place à une signalétique étatique de la valeur morale, les médailles « des belles actions » ou « médailles pour Actes de courage et de dévouement », dont le port suspendu à un ruban tricolore, en tant

que décorations, est officialisé en 1830 (Caille, 1997a, 1997b). Une figure sociale civique nouvelle accède à l'existence. Elle est précisément désignée, au moins jusqu'aux années 1930, par la locution de "sauveteur médaillé du gouvernement", dont l'acception actuelle des notions de "sauvetage" ou de "sauveteur" – marquées par la spécialisation et la professionnalisation des secours publics au fil du XX^e siècle – ne rend que partiellement compte. En effet, doté d'une signalétique et d'une dénomination propres (l'étymologie n'identifie pas le terme de "sauveteur" avant 1816), le sauveteur médaillé accède, dans ce premier tiers du XIX^e siècle, au statut de type générique du citoyen secourable et courageux.

Cette préhistoire du citoyen secourable est contemporaine de certains des usages sociaux modernes de la catastrophe. C'est tout d'abord le cas dans le domaine maritime, qui voit tant "l'invention du rivage" que celle du spectacle de la violence océane (Brosse, 1978 ; Corbin, 1990 ; Cabantous, 1993). La tempête et le naufrage (parfois renforcé du pillage) deviennent, à compter des années 1770, puis au sortir du Premier Empire, par le biais de la littérature et de la peinture, des formes d'accidents qui permettent l'expérimentation du traitement social de la catastrophe qui va caractériser le XIX^e siècle. Ainsi l'engouement pour les récits des rescapés Savigny et Corréart, le tableau de Géricault présenté en 1819 sous le titre *Une scène de naufrage*, ou, plus tardivement, l'évocation mélodramatique d'Eugène Sue dans *La Salamandre* (1832), témoignent-ils de l'attrait du combat contre les flots qui s'amplifie de manière très inédite à la suite du naufrage de la frégate *La Méduse* en 1816 (Mercier, 1967). Les résonances de l'évènement atteignent à l'imaginaire du plus grand nombre, tel le fameux radeau de Delacroix, que l'on exhibe à Londres, seul, sous chapiteau, dans un dispositif déjà presque "cinématographique", et à coup sûr caractéristique des formes de loisirs en germe de la société de masse, spectacle mobile qui fait de la réalité un spectacle et paraît augurer des potentialités marchandes de l'évocation des accidents et catastrophes (Kalifa, 2000 ; Houssaye, 1879). Ce statut privilégié de la catastrophe maritime dans l'imaginaire social du premier XIX^e siècle participe de la constitution de l'exemplarité civique du type de l'individu secourable et courageux, et pas seulement dans son antagonisme au naufrageur mythique. Le pilote Jean Boussard incarne dès 1777 le prototype du secourable marin, trouvant place dans *Le peuple instruit par ses propres vertus* de Laurent-Pierre Béranger (1787), l'un des modèles du genre des recueils de belles

actions, chez de nombreux imitateurs, ainsi que dans le classique fondateur de la littérature de naufrages régulièrement réédité de Deperthes¹.

Le retentissement du comportement d'Hubert Goffin est un autre exemple de la manière dont s'élabore, à nouveau par l'intermédiaire des institutions de promotion du civisme, une appréhension de la catastrophe comme lieu d'expression du dévouement. Ce maître-ouvrier, père de sept enfants, accompagné de son fils Mathieu, douze ans, refuse de s'échapper de la mine de Beaujonc qui s'inonde au matin du 28 février 1812. Resté avec son fils au fond du puits, il électrise les soixante-dix survivants (vingt et un morts), qu'il incite à creuser une galerie par la menace de se noyer avec son enfant. Cinq jours plus tard, les travaux de secours, que des bulletins imprimés font suivre à la France entière, rejoignent les efforts des mineurs bloqués. L'événement, l'un des tous premiers à être médiatisé tant dans son déroulement que son incertitude, anticipe sur ce que recouvrira plus tard la notion "d'actualité". Il a été perçu plus largement comme le moment révélateur d'une stratégie patronale de promotion du courage à laquelle répond le volontarisme de l'administration napoléonienne, dans la perspective de « *lier l'ouvrier à son travail, faire qu'il s'investisse totalement, lui, sa dignité et son honneur* », et de « *faire valoir au-dehors tout un discours du 'champ de bataille' destiné à innocenter celui que les catégories juridiques désignaient habituellement comme responsable : le patron* » (Ewald, 1986, pp. 254-255). Il marque, à l'occasion d'une forme de catastrophe qui frappera les esprits du siècle², l'une des premières utilisations intensives des capacités de conciliation sociale des dispositifs étatiques de certification du mérite civique : Légion d'honneur et pension de 600 francs dès le 12 mars – l'une des seules remises à un ouvrier avant le milieu du Second Empire –, libéralités diverses, brochure de popularisation par le préfet Micoud, prix extraordinaire de poésie de l'Institut pour une évocation de l'évènement. Décoré par l'Empereur lui-même, Hubert Goffin demeure fameux tout au long du siècle, expression précoce des usages sociaux et politiques en devenir des accidents et de la figure du citoyen secoureur autour de laquelle ils vont s'ordonner.

Il faut en effet relever, pour achever d'introduire à la scénographie spécifique des imprimés, que la certification du dévouement représente, jusqu'aux premières décennies du XX^e siècle, l'une des tâches les plus absorbantes de l'administration dans le cas de sinistres majeurs, et qu'elle accom-

pagne, plus généralement, nombre d'enquêtes et de procès-verbaux accidentels (Caille, 1997b, 1998). Il est probablement difficile de saisir la nature du culte des citoyens courageux que vont promouvoir les imprimés indépendamment de cette démocratisation des récompenses officielles, la Légion d'honneur et la médaille pour Actes de courage et de dévouement demeurant, jusqu'en 1883, les seules décorations civiles accessibles au plus grand nombre.

II. Les canards et la structuration du regard médiatique sur la catastrophe

L'information se résume longtemps pour les couches modestes à un genre ancien, le canard, qui remonte aux origines même de l'imprimerie. Ce genre connaît, surtout après la chute du Premier l'Empire, « *un succès extraordinaire, qui atteindra son apogée aux environs de 1850* » (Seguin, 1957, p. 405). Ces feuilles non périodiques, réalisées sur papier grossier, ornées souvent d'une image, vendues à la criée dans les villes et par colportage dans les campagnes, perdurent dans certaines régions jusqu'en 1914, mais leur heure de gloire précède immédiatement l'avènement des premiers quotidiens populaires. La continuité d'un genre à l'autre dans le traitement du secours courageux est remarquable.

Puisant dans un répertoire actualisé par les changements de noms, ou parfois totalement fantaisiste, le canard mêle le plus souvent la réalité de faits récents à un traitement des informations toujours similaire et réitéré. Qu'il soit réalisé par des imprimeurs qui le cèdent en lots, ou par les colporteurs eux-mêmes, il relate sur le mode du spectaculaire des événements susceptibles de déclencher la curiosité de la clientèle, vie des gouvernants, crimes (Lever, 1993 ; Kalifa, 1995), avec une prédilection pour les catastrophes : premiers déraillements de trains, tremblements de terre, épidémies, inondations, naufrages, incendies. Contribution souterraine mais décisive de ce genre mineur à l'histoire du regard moderne sur l'évènement accidentel, accidents et catastrophes, médiatisés par des imprimés à la portée de toutes les bourses, accèdent à un mode d'existence qui dépasse celui des occurrences de proximité. Le sinistre se voit doté d'un espace discursif autonome, d'un intérêt suffisant pour y sacrifier quelques pièces, en même temps qu'il s'inscrit dans l'ordre du réel à l'intersection du vécu et des peurs imaginaires, dont le canard, plus explicitement encore que nos magazines lors des grands accidents collectifs, permet l'exorcisme³.

Ce discours à tonalité spectaculaire banalise la perception, par le discours et par la gravure, de la silhouette du citoyen secoureur. « *Les relations faites par le canard s'ordonnent de la même manière, pour chaque catégorie de fléau déterminée : déchaînement de la nature ou des machines, engloutissement des biens, désastres des personnes, épouvante de tous, héroïsme de quelques-uns, zèle des autorités* », note Jean-Pierre Seguin (1982) en introduction d'un corpus représentatif d'une trentaine de canards de 1834 à 1853. Le canard reflète à sa manière excessive et libérée du souci de l'exactitude une tendance structurelle du traitement du fait divers : l'événement singulier n'intéresse que dans la mesure où il suscite l'identification avec le héros ou la victime, et « *il y réussit d'autant mieux lorsqu'il ramène les circonstances particulières du fait à des thèmes génériques* » (Thiesse, 1984, p. 108). Dans plus d'un cas sur deux du corpus évoqué, le contraste du courage et de l'adversité qui le révèle est mentionné dans l'accroche qui, scandée par le vendeur, doit retenir l'attention du passant pour l'appeler au théâtre de la catastrophe, pénétrant le peuple d'une geste méritoire que les autorités se montrent soucieuses de reconnaître et de récompenser.

Le travail sur la réalité n'en signifie pas la négation, et les canards ne sont pas dissociés du mouvement de l'information que portent les quotidiens, auxquels ils empruntent une partie de leur texte. Catégories modestes et plus aisées se passionnent ainsi pour les mêmes événements, telle l'aventure du puisatier Dufavel, resté bloqué en 1836 au fond d'un puits. L'issue incertaine, suivie jour après jour, tient en haleine le public, au point que le sujet soit ensuite abondamment lithographié, puis porté à la scène (Romi, 1962, p. 59). Les canards relatent et illustrent l'épisode en insistant sur le courage de ceux qui en permirent le dénouement : « *Délivrance du malheureux Dufavel - Après avoir resté quatorze jours dans une position inouïe - Remerciements et félicitations adressés aux courageux officiers et soldats du génie, par les autorités de Lyon - Reconnaissance de cet infortuné et de sa femme envers ses libérateurs* » (Seguin, 1982). Rapportée à l'histoire longue du regard social porté sur l'accident, l'explosion des occasionnels de la première moitié du XIX^e siècle innove donc moins qu'elle n'accompagne, et renforce, une démocratisation simultanée des méritants du secours courageux et de leurs spectateurs.

III. Les secoueurs illustrés des quotidiens populaires

Le lancement en 1836 de *La Presse*, prototype des grands quotidiens modernes, inaugure l'importance nouvelle des imprimés périodiques, qui atteignent progressivement les couches les plus nombreuses sous le Second Empire. Emblème de cette seconde évolution d'importance, *Le Petit Journal* est à compter de 1863 vendu pour un sou, pour la première fois à une majorité de non-abonnés. Il tire à près de 260 000 exemplaires quotidiens à la fin de 1865, le million étant atteint en 1880⁴. La mutation n'est pas seulement quantitative : « *Plus qu'un journal, c'est un nouveau regard sur le monde social (...), un modèle cognitif comme un répertoire générique. Le fait divers bien sûr n'était pas alors une nouveauté, mais le Petit Journal fait de lui, par-delà son domaine spécifique, une catégorie de récit capable de décrire et d'évaluer le monde dans son entier, de dire l'extraordinaire comme l'infra-ordinaire* » (Kalifa, 2000, p. 49). Les éléments de "fait-diversification" du traitement du réel de la catastrophe sont expérimentés dès la fin du XVIII^e siècle, mais il est certain qu'ils atteignent alors à une dimension et une intensité totalement inédites⁵.

La thématique du dévouement courageux s'impose aux grands quotidiens de la Troisième République autant par la pente du divertissement et de l'émotion que selon une logique politique⁶. À partir du début de l'année 1891 pour sa forme définitive, comprenant deux illustrations grand format sur ses pages de garde, illustrations qui fondent une imagerie sans équivalent pour la période, le *Petit Journal* se complète en effet de son fameux *Supplément illustré* hebdomadaire, lequel va connaître un succès prodigieux et rapidement concurrencé par son analogue du *Petit Parisien*⁷. L'image démocratisée des suppléments n'innove pas à proprement parler – les *Veillées des Chaumières* (1877) illustrent déjà en grand format de première page leur feuilleton –, mais son impact est sans précédent, la filiation technique soulignant que désormais « *c'est l'actualité, réduite à ses événements monstrueux ou somptueux, qui fournit l'inépuisable matière d'un feuilleton indéfiniment prolongé* » (Thiesse, 1984, p. 26).

Immédiate, instantanée, parlant plus directement à l'imagination que le discours, l'illustration démultiplie considérablement la portée du théâtre de la geste secourable. À compter de 1892 et jusqu'en 1900, pour six des neuf années considérées, un cinquième du nombre total de gravures (de 105

à 161) relate un sinistre quelconque⁸. L'accident du *Petit Journal*, couvrant un spectre qui s'étend des incendies d'envergure en passant par les premiers accidents d'automobiles, les dangers ferroviaires, les naufrages, les inondations, les éboulements, les avalanches, perpétue la curiosité et la participation émotive au malheur éloigné qui faisaient le succès des canards. Son traitement, que dirigeaient encore dans ceux-ci les ressorts de l'extraordinaire et du merveilleux, s'inscrit néanmoins plus explicitement dans une pédagogie civique, et les gravures s'accompagnent d'un commentaire dont le didactisme éloigne l'illustration d'une simple ornementation visuelle. De même que son concurrent, le supplément du *Petit Journal* va maintenir durablement cette double lecture où le sens immédiat de l'image est orienté et légitimé par le texte qui l'accompagne. L'opération revêt une dimension de première importance à l'égard des catastrophes et du secours courageux, puisqu'elle permet de valider l'exemplarité d'actes qui trouvent, du même coup, la justification de leur privilège illustratif et de celui de l'événement dont ils participent.

IV. Figures du citoyen secourreur

La notion de "victime du devoir", qui se popularise à compter des années 1880, est le vecteur du renforcement qualitatif du traitement de la catastrophe et de l'accident, parfois du crime⁹, comme cadres de révélation du civisme et du secours courageux. A la différence de la "belle action", laquelle puise encore sous la Restauration au répertoire de l'esthétique de "l'action d'éclat" et de l'honneur (Billacois, 1986), elle offre l'avantage de l'indétermination sur la nature du devoir accompli. Le scientifique victime de son expérience, l'agent suriné par un "apache", le pompier comme la sœur de charité, le simple citoyen comme le fonctionnaire, l'homme, la femme, l'enfant, le militaire peuvent y prétendre, mais la catégorie accueille prioritairement en ses rangs des citoyens secourreurs, et d'abord le sauveteur marin. Ainsi, le 28 novembre 1891, ce sont "*Les dernières tempêtes (un sauvetage aux Sables-d'Olonne)*" qui font la une, avec l'image d'un canot de sauvetage se retournant et précipitant ses occupants dans les flots. Le commentaire occupe trois colonnes serrées de la plume de Pierre Maël, écrivain populaire et prolifique, dont le roman *Sauveteur*, paru en 1889, est réédité en cette même année. Comme l'ouvrage, il est tout entier voué à la gloire de la Société Centrale de Sauvetage des Naufragés, en faveur de laquelle la géné-

rosité du public est sollicitée, mais il donne surtout une leçon qui souligne la portée du secours courageux. « *La conscience n'est pas individuelle pour de tels hommes : elle est le résumé de tous les sentiments, de toutes les estimes dont l'universel accord consacre les gloires inconnues de l'histoire présente, mais auxquelles la reconnaissance des générations donnera peut-être l'immortalité* ». L'accent, mis conjointement sur le dépassement du strict devoir – qui est celui de tous les citoyens –, et sur la nature collective de ce qui guide les secourus, révèle la dialectique de l'exemplarité civique républicaine de la fin du siècle, où d'un côté l'acte de dévouement dépasse le cadre strict des obligations imposées à chacun, et de l'autre se présente comme la réalisation la plus achevée du citoyen modèle, c'est-à-dire du citoyen véritablement guidé par une conscience civique.

Le traitement du dévouement courageux dans le cadre accidentel et catastrophique se répartit en deux grandes catégories. La première, celle du sauveteur en acte, le saisit dans le péril dont il est sorti sauf et victorieux. Dans la quasi-totalité des cas c'est un, quelquefois deux individus qui sont représentés, exception faite de “*Deux soldats sous la neige, sauvetage des victimes*”, qui illustre le 14 mai 1894 un secours collectif encore insolite, suite à une avalanche, ou du canot de sauvetage cité précédemment. La seule figuration collective notable est celle des pompiers, la plus proche d'une imagerie du sinistre proprement dit, le pompier accédant, par ses blessures ou son décès, à la catégorie exemplaire du dévouement courageux étant alors traité de manière individualisée, tel le 5 février 1894, « *Le ministre de la Guerre remettant la médaille militaire au clairon Goblet blessé pendant l'incendie de la rue Richer* ». Le 21 janvier 1896, “*Un émouvant sauvetage, le brigadier Jollivot et le gendarme Renaud*”, montre les valeureux descendant un escalier enflammé et portant trois bambins apeurés ; le 18 juillet 1897, “*Les inondations dans le Midi, émouvant sauvetage*” présente le jeune Jules Pujolle arrachant « *à une mort certaine* » ses deux grands-parents, et les portant au-dessus du courant ; le 13 février 1898, en plein cœur de l'Affaire, “*Dévouement d'un officier, le soldat Clément sauvé par le commandant Reynaud*” illustre en première page, « *au moment où de misérables insensés tentent en vain de salir notre armée* », une sorte de double sauvetage, puisque la victime avait tenté de se suicider en se jetant dans un gouffre de la Durance ; le 21 janvier 1900, “*Un acte d'héroïsme*” rend le commentateur « *heureux de glorifier un acte qui console de bien des lâchetés, qui prouve une fois de plus*

qu'il y a dans notre beau pays plus d'hommes de courage et de dévouement que certains voudraient le faire supposer », et relate les neuf heures d'effort d'un garde-champêtre pour libérer un puisatier enseveli par un éboulement ; le 6 mai 1900, "*Une mariée en danger*" montre une nouvelle épouse emportée dans une calèche dont le cocher tombe, tandis qu'un soldat s'accroche au mord de l'un des deux chevaux ; enfin, le 23 septembre 1900, sauvetage fluvial de première page avec "*Dévouement d'un officier de cuirassiers*", lequel plonge au secours d'un malheureux se débattant.

Les femmes ne sont pas oubliées, telle le 10 octobre 1897 "*Une mère héroïque*", qui couvre la première page, couchée en équilibre sur le cheval qui emporte sa carriole et son enfant vers l'accident. L'oblation courageuse des mères, ou d'une domestique de ferme protégeant de son corps un landau, est la plus fréquemment mise en avant. Quelques mois plus tard, avec "*Morte pour sauver son enfant*", le commentaire révèle que le mari, responsable de l'incendie, s'était enfui en oubliant son petit de huit mois. On prête alors moins l'oreille et le regard à cette inconséquence qu'au courage de cette belle jeune femme tendue vers la fenêtre, le poupon capuchonné sur le bras. « *Quelques instants après, elle succombait au milieu d'atroces souffrances, avec un sourire sur les lèvres, en songeant que son héroïsme n'avait pas été inutile, puisqu'elle avait sauvé son enfant adoré* ».

La mort glorieuse est bien la seconde catégorie, moins fréquente, des représentations des sinistres et du secours. Le 26 février 1894, "*Explosion de la rue de Reuilly, Mort du sergent Baucha*" montre ce pompier au moment où il s'écroule foudroyé par des projections ; le 13 février 1898, c'est "*Victime du devoir, Mort du pompier Bailly à Bourges*" qui illustre la chute dans les flammes d'un sapeur ; le 21 mai 1899, "*Victime du devoir, le lieutenant Kock*" périt asphyxié en première page, devant la victime inanimée qu'il était venu sauver. Les sacrifices sont la face sombre sur laquelle se détache la gloire courageuse. Tragiques, ou admirables et récompensés, les sauvetages constituent au travers de l'iconographie un ensemble cohérent, dont les interrelations objectivent l'exemplarité de la figure du citoyen secourreur. Le jeu des illustrations permet en effet de consacrer parfois l'intégralité de l'imagerie à la figure de l'individu dévoué, tel le 18 juillet 1897 où l'on trouve le jeune Jules Pujolle en première page, et en dernière "*Manœuvres des secouristes de guerre*", démonstration en plein Paris de ces sauveteurs modernes que veulent incarner les Secouristes Français ; de même, le 13 février 1898,

ce sont simultanément les deux cas cités du soldat sauvé par le commandant Reynaud et de la mort du pompier Bailly. La redondance peut se travestir plus subtilement d'une opposition entre les figures exemplaires et celles des ennemis de la société républicaine, comme le 26 février 1894 avec la mort du sergent Bauchat en première page, et l'arrestation de l'anarchiste Henry, qui a blessé grièvement un agent, sur la dernière, le commentaire soulignant qu'« *il y a des familles qui consolent de la famille Henry* ».

Des remarques qui précèdent, l'incendie du Bazar de la Charité le 4 mai 1897 offre une confirmation en forme de paroxysme. La physionomie des victimes, cent dix femmes sur les cent seize corps identifiés, femmes du monde pour la plupart, déchaîne les polémiques politiques et sociales, qui débordent à la Chambre : couardise des élites masculines contre courage du peuple, châtement divin d'une nation détournée de sa religion, multiplication des faux sauveteurs (Winock, 1978). Le *Supplément* constitue alors l'un des lieux de promotion d'une exemplarité civique réconciliatrice. Le 16 mai, il montre en couverture un homme soutenant une femme au milieu des flammes et des corps qui se débattent, et seules de petites illustrations s'attardent sur les scènes tragiques ou la reconnaissance des cadavres. La semaine suivante, "*La catastrophe de la rue Jean-Goujon (Les sauveteurs)*", six secoureurs sont représentés devant la fenêtre par laquelle ils purent intervenir et, le 6 juin, c'est le cocher Georges, imagé lors de sa réception de la Légion d'honneur. Si les premières listes de récompenses de la préfecture de police conservées dans ses archives ne comptent guère que soixante-six noms (Caille, 1997a), la presse dicte au final un tableau d'honneur que l'urgence politique somme d'officialiser : trois cent récompensés au ministère de l'Intérieur, trois cent cinquante-huit à l'Hôtel de ville, alors qu'il n'y a pas eu deux cent victimes.

V. Une légitimation morale de la presse

L'enjeu que représente le citoyen secourteur en ses diverses incarnations pour la presse populaire des débuts de la Troisième République n'est pas que commercial. Il est aussi de notoriété. Deux illustrations au cours de la décennie saluent en effet une institution créée par le Syndicat de la Presse, la Caisse des Victimes du Devoir, mise en place en 1885, reconnue d'utilité publique en 1889, et qui tire ses ressources des dons et legs, et d'une Fête des Fleurs qui se déroule au printemps au bois de Boulogne. Cette association

s'impose comme un élément significatif de la nature des rapports qu'établit la sphère médiatique avec les risques naturels et accidentels. Dédouanant la presse d'un regard sans engagement sur la catastrophe, puisqu'elle permet de « *fournir des secours aux personnes qui auront été blessées en accomplissant un acte de dévouement, ou aux familles de celles qui auront succombé en accomplissant un acte de ce genre, ainsi qu'aux victimes de catastrophes publiques* », la Caisse prospère sur le long demi-siècle qui voit l'apogée de la célébration des citoyens secoureurs : 60 000 francs pour la seule Fête des Fleurs de 1893, 716 000 francs de recettes et des allocations versées à 371 veuves et 262 orphelins en 1925¹⁰.

Sa portée n'en reste pas moins d'abord symbolique. La France découvre ainsi le 1^{er} mai 1894 le « *Diplôme des Victimes du Devoir* », réalisé par le peintre de renom Edouard Detaille. La gravure, expressive et réaliste, tend vers une sorte d'allégorie, un pompier inconscient étant soutenu par un personnage à képi et médaillé, moins immédiatement identifiable – soldat, ou plus probablement agent de ville –, lequel semble figurer, visage grave et tendu, regard comme fixé sur l'horizon indépassable du devoir à accomplir, la généralité de la nation des citoyens. Le lendemain, la Société Nationale d'Encouragement au Bien remet l'une de ses quatre couronnes civiques à la Caisse, « *tribut que le luxe parisien paie chaque année, en s'amusant, aux humbles victimes du Devoir* »¹¹. L'apologie n'est pas sans épines. Sauveteur du sacrifice héroïque ou secoueur du quotidien, le quotidien populaire mêle en un type unique la diversité des dévouements où il s'efforce de puiser une nouvelle légitimité morale, contrepois des accusations dont on l'accable – populariser le criminel et faire le lit de la violence et du crime –, accusations à peu près constantes depuis l'engouement pour les feuilletons à bas prix de la Monarchie de Juillet. Dans l'histoire de la presse de masse en France, on l'a rarement relevé, l'aide au citoyen secoueur ne relève donc pas de la fantaisie ou de l'anecdote. Elle a pour fonction de valider le civisme d'un troisième pouvoir qui, au cours de cette même décennie, prend la mesure de son immense influence. Le citoyen secoueur ajoute, au moins de manière formelle, la générosité et la grandeur d'âme aux recettes déjà bien éprouvées de la presse à sensation.

L'attention accordée au citoyen secoueur dans l'appréhension médiatique de la catastrophe et de l'accident s'inscrit au final dans une configu-

ration socio-politique de promotion du civisme plus large, qui court sur le long XIX^e siècle, et qui n'est pas sans contraster fortement avec notre saisie présente des risques menaçant la collectivité ou les individus. Les usages discursifs et iconographiques des imprimés, occasionnels puis périodiques, permettent néanmoins d'approcher de la forte résonance d'une figure qui n'a pas complètement cessé de nous être familière (sauveteurs en mer, gendarmes de haute montagne, pompiers de New-York...), et qui structure durablement la culture de masse et les usages politiques de la catastrophe.

Notes

1. Il se fit remarquer devant une foule nombreuse par son intervention sur un navire échoué devant le port de Dieppe. Présenté au roi, il devint dans le tout Paris « *le brave homme* », selon le mot du souverain, reçut une rente de 300 francs et une maison sur la jetée, sur la façade de laquelle son buste fût ajouté en 1846. Les artistes en vue firent son portrait, les poètes le chantèrent, ses aventures furent portées à la scène. Sur la littérature de naufrage, très étendue, voir l'article de Monique Brosse (1972).
2. Les accidents miniers et les naufrages sont les types d'accidents correspondant aux plus fortes morbidités professionnelles au XIX^e siècle (Chesnaï, 1976).
3. En 1850 encore certains canards ruraux sont présentés comme étant des feuilles « *ayant des vertus de protection extraordinaires* ». Ils peuvent être vendus accompagnés de médailles, de bagues, d'étoles de saint Hubert, de chapelets et d'images censés protéger de la rage (Seguin, 1959).
4. *Le Petit Journal* diffuse à 80 % en province ; *Le Petit Parisien* (1876), 1 450 000 exemplaires en 1914, diffuse à 65 % en province ; *Le Matin* (1884) et *Le Journal* (1892), 650 000 et 985 000 exemplaires en 1912, diffusent à 60 % en province.
5. La thèse d'A.-C. Ambroise Rendu (1997), avec laquelle nous ne pouvons développer les parallèles, est convergente avec nos analyses sur l'importance des accidents et des figures civiques dans les faits divers, même dans la presse locale.
6. Similaires sur le fond et la forme, les grands quotidiens trouvent dans la figure du citoyen secoureur matière à un propos qui parle d'un extrême à l'autre de l'opinion, à plus grande échelle mais comme les feuilles militantes. *La Croix* tire à 300 000 exemplaires en 1912, *L'Humanité* à 85 000 en 1914.

7. Ils devancent de très loin un magazine de facture plus soignée comme *L'Illustration*, « que l'on trouve rarement avant 1914 dans les milieux populaires » (Thiesse, 1984).
8. Nous avons réalisé le dépouillement exhaustif des dix premières années du supplément du *Petit Journal* ainsi que du *Petit Parisien*, qui fournit des résultats similaires. Ces derniers ne sont pas exploités ici.
9. Une illustration significative tirée du *Supplément* du 18 juin 1905, avec un pompier médaillé découvrant une femme étranglée, dans le cahier iconographique de l'ouvrage de Kalifa. (1995).
10. Brochure 1926, DX6 n°15, Archives de Paris. La *Revue philanthropique* donne régulièrement le compte rendu des sommes distribuées.
11. *Société Nationale d'Encouragement Au Bien (Séance Publique et Distribution Solennelle des Récompenses)*, 1894. Sur cette institution importante : Caille (1997a).

Bibliographie

- AGULHON M. (1988), *Histoire vagabonde*, Paris, Gallimard.
- AMBROISE RENDU A.-C. (1997), *Les faits divers dans la presse française de la fin du XIX^e siècle. Etude de la mise en récit d'une réalité quotidienne (1870-1910)*, thèse d'Histoire, Université de Paris I.
- BILLACOIS F. (1986), *Le duel dans la société française des XV^e-XVII^e siècles. Essai de psychosociologie historique*, Paris, Editions de l'EHESS.
- BROSSE M. (1972), "Littérature marginale : les histoires des naufrages", *Romantisme*, n°4, pp. 116-120.
- BROSSE M. (1978), *La Littérature de la Mer en France, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis (1829-1870)*, Thèse de Lettres, Université Paris IV.
- CABANTOUS A. (1993), *Les côtes barbares (Pilleurs d'épaves et sociétés littorales en France 1680-1830)*, Paris, Fayard.
- CAILLE F. (1997a), *Les instruments de la vertu. L'Etat, le citoyen et la figure du sauveteur en France : construction sociale et usages politiques de l'exemplarité morale, de la fin de l'Ancien Régime à 1914*, Thèse de Science Politique, Institut d'Etudes Politiques de Grenoble.

- CAILLE F. (1997b), "La vertu en administration. La médaille de sauvetage, une signalétique officielle du mérite moral au XIX^e siècle", *Genèses (Sciences sociales et histoire)*, 28, pp. 29-51.
- CAILLE F. (1998), "Les distinctions honorifiques comme modalité de l'action publique : esquisse d'une sociographie des médaillés du dévouement courageux (1851-1896)", in KALUSZYNSKI M., WAHNICH S. dir., *L'Etat contre la politique ? Les expressions historiques de l'étatisation*, Paris, l'Harmattan, pp. 243-264.
- CHESNAIS J.-C. (1976), *Les morts violentes en France depuis 1826 ; comparaisons internationales*, Paris, PUF, INED Travaux et Documents, n°75.
- CORBIN A. (1990), *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Flammarion.
- EWALD F. (1986), *L'Etat providence*, Paris, Grasset.
- HOUSSAYE H. (1879), "Un maître de l'école française. Théodore Géricault", *Revue des Deux Mondes*, pp. 374-391.
- KALIFA D. (1995), *L'encre et le sang. Récits de crime et société à la Belle Epoque*, Paris, Fayard.
- KALIFA D. (2000), "L'entrée de la France en régime 'médiatique' : l'étape des années 1860", in MIGOZZI J. dir., *De l'écrit à l'écran. Littératures populaires : mutations génériques, mutations médiatiques*, Limoges, PUL, pp. 39-51.
- LEVER M. (1993), *Canards sanglants, naissance du fait divers*, Paris, Fayard.
- MERCIER R. (1967), "Le naufrage de la Méduse. Réalité et imagination romantique", *R.S.H.*, pp. 53-65.
- ROMI (1962), *Histoire des faits divers*, Paris, Editions du Port-Royal Del Duca/Laffont.
- SEGUIN J.-P. (1957), "Les feuilles d'information non périodiques ou 'canards' en France", *Revue de synthèse*, n°7, pp. 391-420.
- SEGUIN J.-P. (1959), *Nouvelles à sensation, canards du XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1959.
- SEGUIN J.-P. (1982), *Les canards illustrés du XIX^e, fascination du fait divers*, catalogue de l'exposition 9 novembre 1982-30 janvier 1983, Musée-galerie de la SEITA.
- THIESSE A.-M. (1984), *Le roman du quotidien (Lecteurs et Lectures Populaires à la Belle-Epoque)*, Paris, Le Chemin Vert.
- WINOCK M. (1978), "L'Incendie du Bazar de la Charité", *L'Histoire*, n°2, pp. 32-41.



Illustration 1, tirée du *Supplément Illustré du Petit Journal* du 01 mai 1894

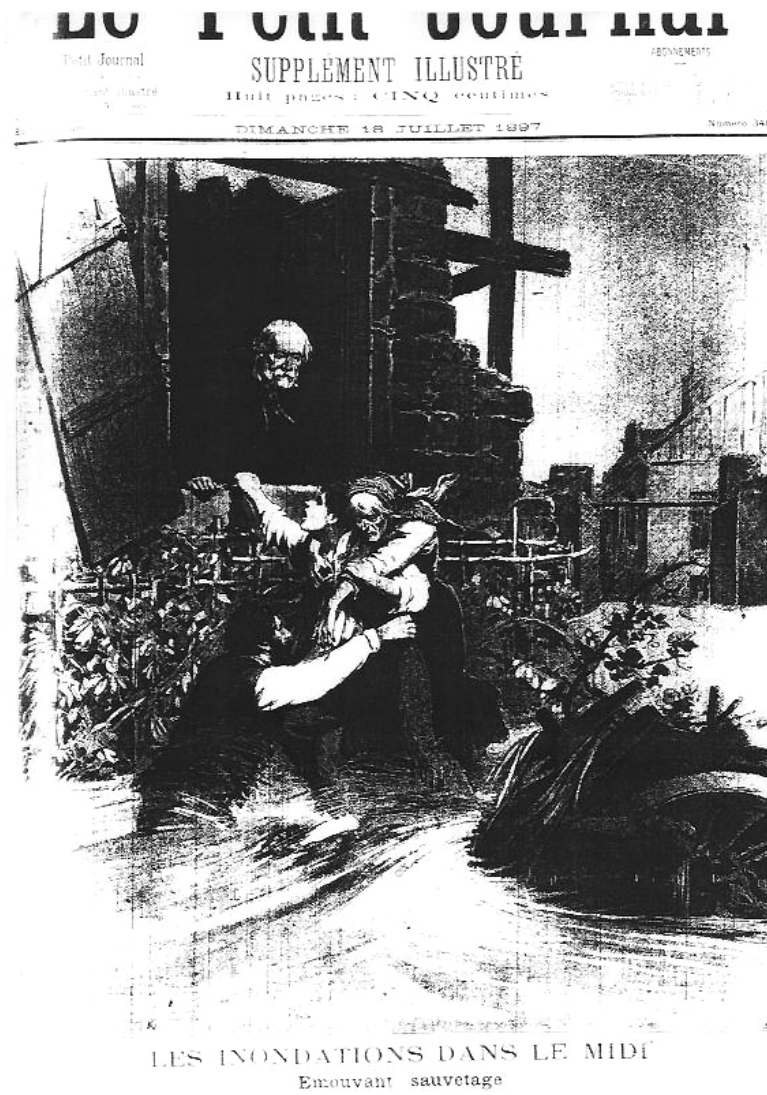


Illustration 2, tirée du *Supplément Illustré du Petit Journal*
du 18 juillet 1894



MORTE POUR SAUVER SON ENFANT

Illustration 3, sous le titre "Morte pour sauver son enfant", dernière page tirée du *Supplément Illustré du Petit Journal* du 21 octobre 1900



Illustration 4 et illustration 5 (page suivante) extraites d'un ballot de colporteur retrouvé au XX^e siècle à Condé-sur-Noireau par un collectionneur et précurseur dans l'étude des occasionnels.
Elles sont reproduites dans l'un de ses ouvrages : René Helot (1932), *Canards et canardiers en France et principalement en Normandie. Etude accompagnée de 14 réimpressions de grands bois populaires ayant servi à illustrer des canards*, Paris, Librairie Historique Alph. Margraff, s.d., 37 pages + ill. (pages illustrées non paginées)



Illustration 5 (voir légende et source page précédente)